

APRÈS

#ME-TOO

*Les
hommes
balancent*



« Entre celui qui parle et celui qui écoute,
les frontières sont poreuses et non plus peureuses. »

(Phrase attribuée à Saint Augustin)

« J'avais des certitudes
Je les ai perdues ;
Je les retrouverai demain
Pour les perdre encore. »

(Lettre de Gustav Mahler à Bruno Walter).



Réalisation Question Santé asbl - Service Education permanente

Texte Pascale Gruber, avec Eric Yvergnaux, Mélissa Rigot et Carine Simon/Question Santé

Graphisme Carine Simon/Question Santé

Remerciements à Merci aux étudiants de l'ECS-Bruxelles (Alexandre, Claire, Lola, Noah, Rowena, Simon, Younes...) et aux hommes qui ont répondu à nos questions. Beaucoup figurent ici sous un prénom d'emprunt.

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Editeur responsable Olivier Balzat – 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles

D/2022/3543/2



QUAND LES FILLES *sortent du bois*

Ce sont des mots, des phrases, des cris, des révélations, des secrets (parfois lointains) soudain révélés.
C'est, aussi, une volonté de voir la honte changer de camp avec, en toile de fond,
la revendication d'instaurer enfin l'égalité hommes/femmes.

Le mouvement #Me Too est apparu en 2007 aux Etats-Unis pour encourager la prise de parole des femmes afin de faire savoir que les viols et les agressions sexuelles étaient courants. Très – trop – courants. Comme souvent, il a fallu quelques années pour que, dans d'autres pays, ce mouvement social s'installe durablement, éventuellement sous un hashtag (#) différent. Ainsi, par exemple, en France, « #BalanceTonPorc » a fait son apparition et, plus récemment, en Belgique, « #BalanceTonBar » a vu le jour pour pointer la problématique des agressions se déroulant, par exemple, dans certains bars.

Des femmes, des filles prennent donc la parole. Avec leurs tripes, avec leurs larmes, avec leurs peurs, avec leur rage. Après tant et tant d'années de silence, elles disent : écoutez-nous, entendez-nous !

Derrière leurs voix, des chiffres. Selon ONU Femmes, dans le monde, 736 millions de femmes de plus de 15 ans ont subi au moins une fois une violence physique ou sexuelle de la part de leur partenaire ou une violence sexuelle de la part d'une autre personne. En 2020, 81.000 femmes ou filles ont été tuées et, dans 58 % des cas (47.000 femmes ou filles), elles l'ont été par un partenaire intime ou un membre de la famille. Quant à l'émergence de la Covid-19, elle a aggravé la situation et a été à la source d'une « épidémie fantôme », assure ONU Femmes.

En Belgique, les données existantes reposent uniquement sur certaines enquêtes et les plaintes, qui ne font d'ailleurs pas l'objet d'un classement selon les genres. Comptabilisées nulle part, une partie des violences

sexuelles reste donc « un chiffre noir »¹. **Néanmoins, on considère que plus d'une femme sur trois (36 %) de plus de 15 ans a subi des violences physiques et/ou sexuelles².**

Et en ce qui concerne l'égalité hommes/femmes dans notre pays ? Selon Sarah Schlitz, secrétaire d'Etat à l'Egalité des genres, « à ce rythme, l'égalité salariale hommes/femmes (NDLR : actuellement, l'écart est de 9,2 %) sera atteint en 2066.³»

Mais que pensent les hommes d'un mouvement comme #Me Too ? A-t-il changé leur manière de considérer leurs relations aux femmes ? A-t-il remis en question le poids de normes souvent issues d'une société marquée par des siècles de patriarcat ? A-t-il modifié leurs comportements, changé les normes qui avaient parfois cours sur leur lieu de travail ? Et eux, ont-ils reconsidéré ce que signifie être un homme ? Ces questions ne leur sont que rarement posées, peut-être aussi parce que certain·e·s femmes semblent estimer que l'heure n'est plus à les entendre, eux dont les voix ont si longtemps dominé.

Pour comprendre ce qu'ils ressentent, avec l'aide du regard du Pr Jacques Marquet, sociologue (UCLouvain), nous sommes allés à la rencontre d'hommes, jeunes ou plus âgés, seuls ou en couple. Cette brochure repose sur les réflexions de tous ces hommes, leurs confidences, leurs coups de cœur, leurs coups de gueule. Leurs mains, tendues ou fermées.

RIEN VU

Rien compris !

Autant le dire tout de suite : tous les hommes sont loin d'avoir applaudi, même du bout des doigts, le mouvement #Me Too et ceux qui en découlent.

Petit détour par la cour d'assises de Liège : en automne 2021, on y a jugé un Flémallois de 34 ans pour « délit de presse et menaces verbales proférées sur les réseaux sociaux ». Le prévenu y avait affiché sa haine viscérale envers les féministes et les femmes (il l'expliquait par une déception amoureuse survenue dix ans plus tôt). L'homme adhérait à une espèce de sous-culture née aux Etats-Unis, celle des Incel (les Célibataires Involontaires), qui cloue au pilori femmes et féministes. En fait, elle les considère comme responsables de la misère sexuelle et affective des hommes. Un jour d'avril 2018, au Canada, un de ces Incel a tué 8 femmes, sous prétexte qu'il haïssait les femmes...

Ces Incel s'inspirent d'une idéologie née au XX^e siècle en réponse aux mouvements féministes, celle des Masculinistes⁴ : le mouvement masculiniste réfute la nécessité de lutte pour les droits des femmes. Selon ses adhérents (et ils sont nombreux, surtout outre-Atlantique), les féministes veulent prendre le pouvoir et menacent leur virilité. Souvent, ils estiment que les femmes volent leur travail alors que leur « vraie » place est dans la cuisine ou avec les enfants. Irait-on jusqu'à dire que ces machos ont peur ? Qu'au fond d'eux, ils tremblent à l'idée qu'un matriarcat finisse par détrôner leur patriarcat ? Ou qu'ils n'ont pas compris, comme le dit Christian, que « considérer les hommes comme supérieurs est vraiment appauvrissant, y compris dans nos relations avec elles » ?

En tout cas, explique Francis Dupuis-Déri, professeur à l'université du Québec, Montréal (Canada), « dans leurs discours réactivés par le mouvement #Me Too, les masculinistes assurent qu'ils souffrent et qu'ils souffrent à cause des femmes. Ils prétendent être des victimes et risquer de le rester tant que les mouvements et les revendications féministes ne seront pas endigués. » Pour le dire autrement : c'est eux qu'il faudrait écouter et plaindre. Et sûrement pas les « folles hystériques » de #Me Too.

Domage pour eux : les hommes qui interviennent dans cette brochure ont une tout autre vision des choses...

*Comment expliquer l'absence totale d'écoute,
d'empathie ou de compréhension
à l'égard des témoignages et des cris des femmes ?*

LE PLÉBISCITE *des mâles*

Avis aux lecteurs (ou aux lectrices, car les masculinistes récoltent aussi des soutiens parmi certaines femmes) : si vous avez adoré les idées des masculinistes, ne lisez surtout pas ce qui suit. En effet, parmi les hommes qui s'expriment dans cette brochure, aucun n'a hurlé au crime de lèse virilité. Et aucun n'est monté sur ses grands chevaux en invectivant ce mouvement. Souvent, cela a même été le contraire.

Voici l'avis de trois étudiants sur le mouvement #Me Too et ceux qui ont suivi : « J'ai été heureux qu'on en parle, qu'on prête enfin attention à ce problème, encore tabou dans certains milieux, assure Noah. Là, il y a eu comme une vague, et c'est très bien ». Younes complète : « C'est intéressant que les filles lâchent leurs paroles. On savait que de telles choses (NDLR : les violences à l'égard des femmes) arrivaient, mais on avait beau le savoir, les gens, les femmes se taisaient. A présent, elles se libèrent. Cela peut contribuer à ce qu'elles se sentent mieux et plus en sécurité... **L'époque où la parole était très masculine est terminée. Et c'est quelque chose de juste, tout simplement.** » « J'ai été heureux d'entendre les langues se délier, surtout dans le monde du sport, dans lequel je suis très impliqué », ajoute Simon.

« **Pouvoir enfin parler**, se parler, se libérer, guérir, obtenir justice, c'est vraiment le minimum que la société peut assurer comme 'service après-vente' », lance Eric, 56 ans. « Même si ce phénomène était connu – par exemple, l'expression « promotion canapé » est loin d'être nouvelle –, **#Me Too** a entraîné une importante prise de conscience de l'expression d'une souffrance. Il **a mis en lumière les rapports de domination et le pouvoir d'utilisation de l'autre comme un objet et il a permis de (re)poser la question du consentement de l'autre** », estime Charles, qui travaille dans l'associatif. Pour Mathieu, coach, si ce mouvement semble si intéressant, c'est aussi parce qu'« il fait bouger les lignes, tout en donnant un solide coup de force au niveau général ». De fait, souligne le Pr Jacques Marquet, sociologue (UCLouvain), « **#Me Too**, tentative de prise de conscience, a contribué à la mise en place de ces questions à l'agenda. Il a été un support. »

Noah estime que « ce mouvement nous aide pour le dialogue et la compréhension ». Quant à Valentin, il assure que « comme homme, il est intéressant d'apprendre à la fermer, d'écouter, d'accepter le message. Et de se dire, sans chercher à se justifier, à minimiser, à se dédouaner, que les choses ne vont pas. »

*#Me Too aiderait-il les hommes
à montrer leur adhésion
aux revendications des femmes ?*

#ME TOO *ne fait pas tout*

En réalité, tous les hommes n'ont pas attendu #Me Too pour être « aware », selon l'expression de Jean-Claude Van Damme. Effectivement, de nombreux intervenants soulignent qu'ils étaient bien conscients, avant l'émergence de #Me Too, des problèmes de violences à l'égard des femmes et des inégalités encore à combattre. Ainsi, Jérémy explique « être choqué, et depuis longtemps, par la longue liste des comportements machistes et des anciennes mentalités, d'ailleurs parfois partagées par les femmes – surtout de certaines générations – qui considèrent normal que l'homme conduise plutôt qu'elles, ou qu'il aille au garage pendant qu'elles font le ménage ! » Mathieu S., lui aussi, était déjà sensibilisé et engagé sur ces problématiques. « Tout ce qui est harcèlement ou certains comportements des hommes envers les femmes m'a toujours dérangé », explique-t-il.

Souvent, disent les hommes interrogés, leur **sensibilité à ces problématiques a été bâtie au sein de leurs familles**. « Je n'ai jamais manqué de respect à une fille : ce sont les valeurs que m'ont transmis mes parents », remarque Younes, étudiant. « Dans ma tête, toute inégalité est injuste et c'est aussi lié à mon éducation et à mon modèle familial, puisque j'ai toujours vu mes parents partager toutes les tâches », précise Ben, 24 ans. Les sœurs, aussi, « éduquent » les garçons, « parce qu'on se met à leur place », constate Noah. Willy, qui a grandi dans un entourage de femmes, confirme qu'il « était bien au courant, avant ce mouvement, des violences qu'elles peuvent rencontrer – et qui concernent d'ailleurs aussi les hommes », glisse-t-il.

Mais les influences peuvent être autres. Ainsi, Charles et Eric évoquent **certains professeurs du secondaire qui les ont ouverts aux valeurs d'égalité**, y compris entre femmes et hommes. Mathieu S., lui, travaille dans un environnement très féminin. « Je baigne dans ce débat depuis quinze ans », raconte-t-il. De plus, son accompagnement de futures femmes entrepreneuses lui donne une vue directe sur ce moment de transition qu'elles traversent : leur changement de vie marque souvent leur éloignement du rôle qui leur avait été prédéfini, celui d'épouse, de mère, d'aidante familiale..., et qui les avait placées en retrait, étouffant leurs rêves et leurs passions.

Tu vois c'est pas plus compliqué
que ça,
et ça va épater maman !

Cool... Mais je me
souvenais plus
qu'on pouvait tout mélanger
les couleurs...



De son côté, Rony souligne « qu'en tant qu'homme blanc hétérosexuel – comme il me l'a été reproché lors d'une conversation avec des féministes – je n'ai pas attendu #Me Too pour me réjouir que les femmes puissent accéder aux postes importants (y compris en politique) et considérer qu'elles y jouent un rôle essentiel. Je suis aussi tout à fait d'accord pour un salaire égal pour une même fonction. C'est principalement **la lecture d'essais philosophiques et sociologiques** qui m'a inculqué ces valeurs. Et les évolutions doivent, à mon sens, plus aux combats de Simone Veil, de Simone de Beauvoir ou de Nancy Houston que de # Me Too. »

*#Me Too a-t-il surtout
ouvert les yeux de ceux
qui regardaient ailleurs ?*



LA SURPRISE *des chefs*

Pourtant, mine de rien, #Me Too a valu un petit électrochoc à certains des intervenants. « J'ai été choqué, marqué par ce qui était révélé », admet Simon. Christian a « tout de même eu **une prise de conscience non pas du problème, mais de son ampleur**, et aussi des raisons de l'attitude de certaines femmes ».

« C'est le récit d'une amie, me révélant qu'elle avait fait l'objet d'une agression, qui a fait que, pour la première fois, cette problématique s'est matérialisée dans mon entourage, raconte Valentin. Puis, j'ai réalisé que c'était assez courant : il y avait tant d'autres témoignages sur **la culture du viol**, sur **une forme d'autorité et de mainmise patriarcale**. Je ne les avais pas perçues avant, alors que je suis dans un milieu militant... »

Michel, conseiller en prévention, dit également avoir été interpellé par la fréquence des dénonciations : il n'avait pas perçu le nombre significatif de situations problématiques, qu'il pensait peu nombreuses. Sa fille, ulcérée d'avoir été sifflée trois fois un jour où elle portait une jupe, a contribué à lui ouvrir définitivement les yeux. Lorsqu'il a tenté, pour l'apaiser, un : « C'est sans doute qu'ils te trouvaient jolie », elle a répondu « **qu'être sifflée l'insécurisait** » et, surtout, qu'**elle ne supportait pas d'être « vue comme un morceau de steak et chosifiée** ». Fermez le ban, tout est dit.

*Pour quelles raisons
l'ampleur du problème
n'était-elle pas perçue avant #Me Too ?*

TU QUOQUE, MI FILI ? (Brutus, sort de ce corps !)

« **Respect.** » Ce mot est revenu souvent dans la bouche des intervenants pour évoquer leurs relations avec les femmes. Ben, 24 ans, rappelle que sa génération a grandi avec les valeurs d'égalité des genres et est sensible à toutes les inégalités : depuis #Me Too, ses relations hommes/femmes n'ont donc pas changé par rapport à ce qu'elles étaient. D'autres intervenants, en toute conscience, pensent n'être pas concernés et n'avoir jamais 'franchi les limites'. Mais certains, en se regardant dans un miroir, n'ont pas forcément apprécié ce qu'ils y voyaient...

Pour des raisons liées à sa vie personnelle, Valentin a vécu de loin le mouvement #Me Too. « Je me percevais comme progressiste. Mais, avant, je minimisais. Grosso modo, comme d'autres, on ne voyait pas où était le problème. De plus, je me disais : 'Moi, je ne suis pas comme ça'. **Puis, en tant qu'homme, j'ai réalisé que je pouvais être perçu comme une menace potentielle** ou un problème, et qu'un vrai travail d'empathie s'imposait. En fait, si on entend beaucoup les femmes, on entend beaucoup moins les hommes sur leurs attitudes problématiques et sur **une remise en question d'une fonction qu'on estimait acquise**. Et une des raisons du peu de réaction des hommes, c'est que désormais ils se sentent mal pris ou un peu coincés. Pour ma part, en tout premier, j'ai ressenti un inconfort. Puis j'ai réalisé qu'il y avait un problème. Par exemple, quand j'étais étudiant, certaines choses étaient perçues comme acceptables, par exemple lors des guindailles. Or elles ne le sont pas du tout. Peut-on faire boire une fille pour l'amener plus facilement dans son lit ? De plus, même quand nos intentions ne sont pas toujours problématiques, elles sont souvent ressenties ainsi par les femmes. Des paroles, normales pour nous, ne le sont pas pour elles. On nous a mis notre nez dans le caca, et c'est très bien. »

Dans le courant de l'année 2021, le Pr Jacques Marquet a recueilli des témoignages d'étudiants et d'étudiantes de l'UCLouvain sur leur vie sexuelle et sur l'importance du consentement dans cette jeune génération. « Ce public est très attentif à toutes ces questions. Par exemple, on en débat dans les kots ou ailleurs.

Ces discussions amènent des jeunes à une prise de conscience et à réaliser que leurs relations passées ne sont pas au diapason de ce qui fait écho en eux, avec des interrogations sur ce qu'ils ont vécu en tant que victimes... ou en tant qu'auteurs. Ainsi, dans les interviews que nous avons réalisées, **les premières relations sexuelles sont souvent revues comme 'pas si consentantes que cela'**, pour une série de raisons qui vont de l'âge à l'inexpérience, en passant par un concours de circonstances. De plus, des garçons entendant les filles dire qu'Untel est lourd se disent parfois : **'Tiens, je ne suis pas si différent' »**.

La question de l'alcool est également très importante : les filles, qui consomment davantage que celles des générations précédentes, admettent que **nombre de leurs rapports sexuels sont alcoolisés**. « On touche ici à un point très important, celui du consentement, poursuit le Pr Marquet. Dans des témoignages, des filles disent être incapables de se souvenir de ce qu'il s'est passé et de savoir ce que faisait là ce préservatif trouvé près du lit à leur réveil... ». Selon Alexandre, étudiant, « Tous les genres confondus, **#Me Too a aussi été une grosse piqûre de rappel sur les dangers des drogues et des abus** ».

Le Pr Marquet souligne cependant qu'au sein de cette génération, il existe de grandes différences : **tous les jeunes n'ont pas accès aux espaces où ces sujets se discutent**. En particulier, il y a sans doute un écart important entre les jeunes suivant un cycle de scolarité et ceux qui l'ont quitté...

*Jusqu'à quel point les hommes,
en couple ou pas,
réévaluent-ils leurs comportements
à la lumière des révélations de #Me Too ?*

C'EST TROP INJUSTE, DISENT-ILS.

Ou un brin inquiétant...

Bon, disons-le clairement : dans certains cas, **certains hommes**, et même s'ils se déclarent solidaires de la lutte pour l'égalité hommes/femmes ou ulcérés par les violences sexistes, **sont un peu agacés, sinon « soulés »**, par toutes ces histoires.

« **J'ai compris que je faisais partie de la lie de l'humanité, que c'est nul d'être un mec. On peut passer à autre chose ?** », propose ainsi Thierry⁵. En fait, « ils banalisent encore beaucoup et estiment que ce n'est pas si grave », estime Lola, étudiante. Mais, outre cette position, des voix (masculines) s'élèvent pour déposer d'autres arguments révélant une certaine inquiétude.

« Sur les réseaux sociaux, on lit tellement souvent : 'Quel connard ! Tous les mêmes' », constate Ben. « Le danger serait de faire des généralisations, estime Damien. Tous les hommes ne sont pas des agresseurs qui font de gros dégâts. » Face au message : « Il faut que cela cesse et changer la mentalité des hommes, », il faudrait rappeler que « les abus dépendent des personnes, pas d'un genre », poursuit Ben. Bref, **« Il y a aussi des mecs bien »**, s'insurge Alexandre.

Charles rapporte que selon un de ses collègues, « tout homme doit dire qu'il fait partie des dominants ». Mais, remarque-t-il, « il existe une hétérogénéité socio-économique parmi les hommes : certains occupent des positions dominantes, d'autres sont SDF ! Tout le monde ne se reconnaît pas dans une position de dominant. » Comme l'explique le Pr Jacques Marquet, « la difficulté, c'est de ne pas avoir une lecture 'naturalisante', qui mène à dire que 'toute femme sera une victime' et 'tout homme, un coupable', car ce serait aussi sa nature ! En fait, **il s'agit de sortir de cette vision caricaturale de victimes et de coupables.** »

Un autre aspect « gêne » certains hommes : ils s'interrogent sur **la véracité des témoignages**. Jérémy, cuisiniste, se dit que, parfois, des femmes utilisent peut-être de fausses accusations comme un moyen

de se faire de l'argent. Mais Tristan, instituteur, lui répond que lorsqu'il y a vraiment eu des sévices, « l'argent, on s'en fout ». Quant à Ben, il remarque qu'actuellement, « la plainte d'un garçon victime de harcèlement reçoit moins d'audience que celle d'une fille, ou bien est minimisée ou bien fait rire. Le garçon est indistinctement perçu comme un agresseur, et on lui reproche d'oser venir parler de ses plaintes ou de ses souffrances... »

En tout cas, le souci, expliquent plusieurs intervenants, c'est qu'il est bien **difficile d'avoir la preuve des dénonciations, surtout lorsqu'elles concernent des faits lointains**. « Lorsque plusieurs femmes accusent un même homme, c'est quand même qu'il y a sûrement quelque chose », remarque Tristan. Mais, quoi qu'il en soit, le jugement médiatique, et la vitesse avec lequel il a lieu, inquiètent plusieurs intervenants. Ainsi, Eric, qui avait vu assez longtemps le phénomène #Me Too d'un œil enthousiaste, a constaté que « la situation se polarisait, avec des séances de justice expéditive au tribunal de la télévision et allant **jusqu'au lynchage sur les réseaux sociaux** (lynchages dans les deux sens d'ailleurs). Je suis soucieux de la **présomption d'innocence**, même pour les cas qui semblent les plus monstrueux. Mais là, on l'a soigneusement reléguée au placard. Or, après le tribunal médiatique, il n'est actuellement pas sûr que la 'vraie' justice soit rendue de manière plus efficace ». Quant à Tristan, il regrette que « le bénéfice du doute semble avoir disparu ».

Un autre point attise leurs inquiétudes : plusieurs d'entre eux **s'interrogent sur l'espace encore donné au rire, à l'humour, à la spontanéité dans les relations hommes/femmes**. Comme s'il fallait, désormais, proscrire tout contact tactile non approuvé au préalable et tourner sa langue sept fois dans sa bouche dès lors que l'on s'adresse aux dames... « L'actuel contexte de censure dans lequel on évolue laisse peu de place à la dérision, au sarcasme, estime Rony. Or cette part importante du dialogue hommes/femmes permet souvent de **désamorcer les choses et de relativiser des positions opposées ou polémiques**. Ma revendication, c'est de laisser une place à un humour commun et complémentaire. » En attendant, Simon constate : « Il faut bien connaître la personne avant de rire avec elle de certains sujets ».

*Peut-on "critiquer" #Me Too ?
Et peut-on le faire, lorsque l'on est un homme,
sans être traité de "macho" ?*

ON N'ATTRAPE PAS LES MOUCHES

avec du vinaigre

Plusieurs intervenants font état d'une **autre source de malaise : l'attitude de certaines féministes**. Certes, Mathieu S. souligne que le mouvement féministe est arrivé petit à petit à être reconnu et à faire avancer ses revendications sans violence ni guerre. Cependant, rappelle Noah, « dans le mouvement féministe, il y a toujours eu des extrémistes. Elles demandent davantage, ce qui est bien. Mais, si cela devient abusif, c'est compliqué. A côté de celles qui exigent l'égalité, d'autres accusent tous les hommes, quitte à faire naître un sentiment d'injustice ». Et Younes remarque que « **chaque mouvement comporte toujours des extrémistes qui nuisent à leur propre cause.** »

Pour Rony, « parmi les différentes tendances qui existent au sein du mouvement féministe, des propagandistes du mouvement tirent les ficelles au nom d'un puritanisme idéologique. Et il y a des **dérives inquiétantes qui vont au-delà de la défense de la parole féministe**, avec de la censure, une relecture de l'Histoire, une frontière de plus en plus poreuse et floue entre les revendications féministes et celles de la communauté LGTB, un sexisme anti-hommes, etc. » Eric en a fait (l'amère) expérience : « J'ai vu des personnes 'virer leur cuti', des femmes, souvent, et avec qui j'avais partagé des idées nuancées où nous reconnaissons la complexité des problèmes. Dernièrement, pour une photo postée sur Facebook et sur laquelle figurait Maggie de Block (pour parler des masques), je me suis ramassé une volée de bois vert, y compris de la part de copines que je croyais mesurées. Je me suis fait traiter de misogynne, de phalocrate, de masculiniste. Là, je me suis dit : 'Ça dérape' ».

Valentin estime que « le discours féministe peut être cinglant, dire ce qu'il faut faire ou pas, distribuer des mauvais points. C'est sans doute contre-productif par rapport aux gens un peu paumés et cela n'alimente pas l'envie de s'améliorer. **On se trouve aussi dans un débat très urbain et même très 'bobos urbains'** –, très universitaire, où on ergote et où on se focalise sur certains sujets moins importants que la violence conjugale, l'égalité des salaires, la hiérarchie au sein des couples, etc. Quand je vais dans ma famille, dans les Ardennes, je vois qu'il y a pourtant encore du travail à mener sur ces sujets et un grand décalage... »

Ben constate que **le mouvement #Me Too, lancé à l'origine pour soutenir les victimes, tend à se déplacer vers un moyen de critiquer les hommes, y compris via des attitudes de haine.** Le danger perçu et redouté par un certain nombre d'hommes ? Voir s'installer un discours haineux, coupant cours à toute possibilité de dialogue en envenimant les relations hommes /femmes...

« Ce qui desservirait le mouvement, assure Michel, c'est qu'il devienne un féminisme radical qui mène à être dans la compétition plutôt que dans la complémentarité. Les normes sociales évoluent, même s'il y a encore beaucoup de travail, mais une guerre des sexes n'apporterait rien. » Charles ne dit rien d'autre : « Le danger serait de diviser. **On a besoin de se réunir et le féminisme a besoin de rassembler les femmes et les hommes.** »

Les discours de certaines féministes éloigneraient-ils les hommes, au point de nuire aux avancées des revendications des femmes ?



AU TRAVAIL, *y'a du taf !*

#Me Too a mis en lumière **l'absolue nécessité de revoir et, souvent, de changer, les pratiques ayant cours dans le monde du travail.**

Mathieu X. explique être « plus attentif aux problèmes de domination masculine et aux remarques faites par les hommes, aux places des femmes dans les réunions, au fait de ne pas leur couper la parole, d'autant que l'on sait qu'elles s'expriment souvent moins en réunion. Tout cela sans verser dans le purisme, sans faire de procès pour un mot de travers : garder un peu d'humour aide aussi. On est encore loin de l'équilibre hommes/femmes, mais les habitudes changent, même si ce n'est pas encore vrai pour tous les hommes. »

En France, dans un sondage réalisé en 2017 par le quotidien Le Parisien⁶ quelques mois après l'émergence de #Me Too, près d'un homme sur quatre avait affirmé avoir changé de comportement au travail⁷. Dans le monde de l'entreprise, ce mouvement était alors jugé légitime par 90 % des hommes interrogés, et nécessaire par 86 % d'entre eux. Pourtant, remarquait le sociologue Raphaël Liogier, **les évolutions que cela impliquait étaient loin d'être toujours effectuées de bon gré...**

En fait, **un certain nombre d'hommes** – en particulier « ceux qui ont une vision très traditionnelle de la famille » –, précise le sociologue, **disent ressentir une pression, et même une angoisse, en raison de l'instauration de « nouvelles règles » auxquelles ils n'adhèrent pas forcément.** Comme le raconte Thierry « je crains d'être dénoncé pour une blague ou un compliment. On peut se retrouver jeté en pâture sur les réseaux sociaux ! ». Parmi les hommes interrogés dans le sondage du Parisien, 6 % avaient **peur de mal agir**, 6 % ont dit **ne plus rien comprendre aux codes à adopter à l'égard des femmes** et 7 % ont déclaré **limiter leurs interactions avec les femmes.** « Les moments de sociabilisation hommes/femmes sont-ils menacés ? », interroge Ben.

En pratique, des hommes racontent être désormais nettement plus prudents sur leur lieu de travail : par exemple, s'ils sont seuls dans une pièce avec une collègue (ou une étudiante), ils laissent la porte ouverte. « Avec #MeToo, il y a l'idée que la honte change de camp, rappelle le Pr Marquet. Mais c'est aussi la charge de la preuve qui change de camp : les hommes ont parfois l'impression qu'ils vont devoir faire la preuve de leur innocence et que l'enseignant, le patron ou **la personne en position d'autorité devient a priori suspect**. Dès lors, pour se donner une chance, pour diminuer les conditions d'interprétations contradictoires, ils se prémunissent. » La défiance serait-elle une nouvelle composante des relations de travail ?

Par ailleurs, des hommes affirment qu'en entreprise « certains changements de poste sont donnés par faveur, et que la sexualité permet à certaines femmes d'en profiter. De plus, **il devient parfois presque difficile de demander à des femmes des changements dans leur manière de travailler sans prendre le risque d'être accusé de harcèlement**. Des témoignages ou des plaintes déposées à grand renfort de larmes peuvent masquer des manipulations, avec des accusations de harcèlement fictives, et une instrumentalisation de la sexualité pour manipuler. »

Jérémy, ancien vendeur dans un magasin de bricolage, remarque que dans son travail précédent, des femmes ne faisaient pas une série de tâches physiques qu'elles auraient pourtant été capables d'effectuer. « Mais elles n'acceptaient pas toujours facilement d'être confinées à d'autres tâches (comme le travail à la caisse) pour 'compenser'. En fait, des deux côtés, il y avait des représentations liées à la force physique... », conclut-il.

*Pourquoi est-il si difficile
de changer d'attitude
au travail ?*

REVIENS, J'AI CHANGÉ, *je le jure !*

Et en dehors des lieux de travail et des relations qui y ont cours, #Me Too a-t-il changé les manières dont les hommes se comportent face aux femmes ? Face aux dangers qui menacent ces dernières, **certains, souvent parmi les plus jeunes, disent que désormais, ils « protègent » davantage leurs amies.** « Je ne laisse jamais une fille rentrer seule. Je suis lourd ? Peut-être. Patriarcal ? On me l'a dit. Mais je suis beaucoup à Louvain-La-Neuve et je sais qu'il s'y passe des choses ». De même, Noah raconte que « dans les soirées, je vais voir si mes amies vont bien, et je m'assure qu'elles sont bien rentrées : je fais plus attention à elles ». **A la question de savoir si on ne retournerait pas, ainsi, vers un rôle traditionnellement imparti aux hommes,** Rowena a trouvé la solution : dans les soirées, dit-elle, « elle fait attention à ses amies filles... **mais aussi à ses potes garçons !** ».

Mathieu S. remarque : « J'ai réalisé que mes oncles, mon père, mon grand-père étaient **dans l'ancien système, celui où on peut faire des blagues sur les femmes** etc. Nous avons été imprégnés de cela. C'est à nous d'être attentifs à ce que l'on dit et aux perceptions qu'en ont les femmes. » Jérémy assure qu'il prend garde à ne froisser personne, Christian « fait encore plus attention que d'habitude à ne pas être blessant » et Tristan constate faire déjà tout cela inconsciemment.

Désormais, « J'ai un autre regard et je balaie devant ma porte, détaille Valentin. **Je sais que parfois je suis un peu lourd. Mais j'apprends.** Il faut être vigilant par rapport à ce que l'on dit, au non-verbal et à ce que l'on fait. J'ai compris que plein de filles sont angoissées quand un homme marche derrière elles dans la rue. Depuis, je change de trottoir. Avant, je n'avais pas la perception d'être à ce point considéré comme une menace ». Rony déclare que s'il s'avérait qu'il puisse avoir un comportement inadéquat envers une femme, il serait le premier à le reconnaître et à le modifier immédiatement.

En tout cas, Valentin constate que « des choses qui étaient acceptées ne passent plus du tout. » Willy confirme qu' « **on ne sait pas quand une caresse ou un compliment va être reçu comme quelque chose**

de positif ou comme un acte machiste. » Eric, lui, a arrêté de faire des compliments inoffensifs qu'il adressait parfois aux femmes « en tout bien tout honneur » : « Avant, je prenais simplement le risque d'être considéré comme un beauf, mais pas comme un dangereux prédateur sexuel ». Noah raconte que « Même si je me désinhibe, dans ma tête, je me dis : 'Attention à ce que tu dis, à ce que tu fais'. Je suis aussi plus attentif à mes actes : je pose des questions pour être sûr de ne pas imposer de contrainte. C'est normal de demander, il s'agit seulement de faire attention à l'autre ». De la même manière, Simon s'assure qu'il reçoit un « vrai consentement » et pas un « air de consentement ». Mais, comme le précise le Pr Jacques Marquet, « **la question du consentement n'est facile ni pour les hommes ni pour les femmes** : ils devront apprendre, avec d'importants changements des deux côtés ».

Une étudiante remarque que « **les garçons n'osent plus rien faire** : ils ont peur que ce soit mal interprété ou vu comme une agression ». Concrètement, aborder une fille, une femme que l'on ne connaît pas paraît parfois être devenu plus « délicat » qu'avant. Jérémy, en couple, dit « qu'il serait moins à l'aise pour draguer. C'est devenu plus dangereux de le faire sans passer par une application (NDLR : via Internet). Dans un bar, si je rencontrais quelqu'un et passais la nuit avec elle, j'aurais peur d'être convoqué pour viol à la police dès le lendemain. Mais si c'est bien d'être prudent, cela m'énerve et je ne sais pas pourquoi : je crois que je dois encore faire un travail sur moi-même ! En tout cas, c'est encore plus d'efforts pour nous, les hommes, d'autant que c'est souvent encore à nous de faire le premier pas. C'est plus compliqué, il y a trop de conventions, et ça me fatigue déjà. J'aurais tendance à ne même plus draguer en vrai ! » Tristan constate : « C'est mieux de se dire que c'est trop une prise de tête, et donc qu'on ne va rien faire, plutôt que d'aller trop loin et de le réaliser après. Mais je crois qu'en fait, **tout dépend de la personne que l'on rencontre.** »

Dernier point « délicat », celui des **tâches ménagères**. Parmi **les plus jeunes**, plusieurs disent avoir grandi au sein d'une famille où l'on se **répartissait équitablement les travaux ménagers**, et **trouvent cela « normal »**. Plus âgé, Charles confirme que « beaucoup se joue dans l'histoire familiale : mon père n'avait pas de chéquier, ma mère dirigeait tout : cela donne une autre sensibilité... » De son côté, Mathieu X. assure qu'il essaie de faire de son mieux à la maison mais que sa compagne, davantage présente que lui au domicile, en fait plus que lui. C'est un réflexe... Tristan l'avoue : « Parfois, j'ai envie de glander et je ne fais rien alors qu'il y a des choses à faire ». A quand un #BalanceTonFlemmard ?

*Les hommes changent-ils parce qu'ils sont convaincus
de la nécessité de le faire ou sous la pression ?*

IL EST OÙ, *le boss* ?

#Me Too et les autres mouvements de ce type semblent aussi avoir contribué à de grandes remises en question du côté des hommes. Selon le psychiatre et psychothérapeute Alexis Burger, auteur du livre « Le Défi masculin »⁸, ce qui a changé, c'est que : « **Les rôles ont volé en éclats, ils ne suffisent plus à définir les genres** »⁹. Bref, actuellement, on cherche à redéfinir ce que c'est d'être un homme...

Selon Ben, « on est enfermé dans un rôle qui nous impose d'être dans une virilité active ou de ne pas montrer nos sentiments. » Pourtant, des hommes, des écrivains, des artistes, des influenceurs « repensent leur masculinité », s'interrogent sur leur place, leurs privilèges ou bien sur le fardeau que constituent, pour eux aussi, les **stéréotypes de genre et les injonctions à être « un dominant »**.

« Une série de questions font peur, mais on se les pose, assure Mathieu S. L'enjeu, c'est de savoir quel est son rôle, et de faire émerger la personne que l'on est, derrière. De déterminer comment s'affirmer comme homme, et ce que cela veut dire. Cela ne m'a pas été expliqué par mon père, qui lui-même n'avait pas été informé par son père... De plus, en parler et en discuter entre hommes, cela se fait encore peu, même lors d'un événement aussi fort que la naissance de son enfant. Pourtant, actuellement, on voit que les hommes sortent de leur rôle et de leur costume cravate. Ils s'ouvrent, s'émancipent, osent avoir peur et osent le dire, s'interrogent sur cette théorie du rôle, veulent être à l'écoute de l'autre, sans rester sur une image figée de soi et de l'autre. »

Bien évidemment, ce changement n'est pas simple. Pourtant, remarque Valentin, « dans la foulée de ces dernières années, **l'émergence des questions de genre enlève aussi la pression sur ce que c'est qu'être un homme**. Par exemple, l'égalité salariale permet aux hommes de cesser de dire : 'Je suis celui qui ramène plein de tunes, qui gagne le plus' ».

Mathieu affirme « **garder encore un pied dans l'ancien système, afin de s'en souvenir et pour qu'il n'existe pas malgré moi, et l'autre dans le nouveau, afin de sortir de tous les ancrages qui existent depuis toujours** ».

Mon fils, on ne frappe jamais
une femme,
même avec une rose !

Je sais papa, de toute
façon les roses,
c'est un peu...
dépassé !



et dans lesquels nos parents ont vécu. Il s'agit de s'écouter et **d'écouter les femmes, d'apprendre des choses qui sont bien plus évidentes pour elles, comme le fait de prendre soin de l'autre** ou d'accompagner. L'idée, c'est de travailler sur le lien entre nous, loin des théories et des clichés. » Valentin le confirme : « Les mouvements comme #Me Too placent les hommes dans une situation inconfortable. **Mais, si on ne se sent pas attaqué, ces mouvements sont émancipateurs.** » Chiche ?

*Jusqu'où aller
pour que l'étiquette #Me Too
ne colle plus à la peau des hommes ?*

FACE JE GAGNE, *pile tu perds*

Le phénomène #Me Too va-t-il participer à modifier l'Histoire entre les hommes et les femmes ? Actuellement, estime le sociologue Jacques Marquet, un nouveau concept et/ou **un nouvel outil émerge progressivement : celui d'un continuum entre des distinctions hommes/femmes et la culture du viol ou de l'assassinat, en passant, entre autres, par les blagues grivoises ou les gestes déplacés.** « Si on accepte ce continuum, on trouve souvent un 'moi aussi' de culpabilité, constate-t-il. Certains hommes, et certaines femmes, ne comprennent ni ce continuum ni le lien avec leur vécu. Selon eux, on créerait des amalgames, on mettrait tout dans le même sac. A leurs yeux, les agresseurs sont des monstres, mais leurs actes seraient exceptionnels ou rares – ce qui est faux, les chiffres le prouvent ».

Globalement, « quelque chose se joue dans les rapports hommes/femmes », assure le Pr Marquet. Cependant, **celles et ceux qui aspirent à « ce que cela change »**, et vite, **devront probablement composer avec « l'effet générationnel »**, présent sur toutes ces questions. « De nombreux hommes ont été sociabilisés dans un cadre différent. On y estimait, par exemple, qu'ils avaient plus de pulsions et de besoins sexuels que les femmes, souligne le sociologue. Les jeunes générations sont beaucoup plus sensibilisées aux questions de discriminations de genres. »

Un autre risque se dessine également, souligne le Pr Marquet : **celui de voir grandir l'écart entre les 'laissés-pour-compte de la modernité'** qui adhèrent peu à la nouvelle manière d'être au monde, **et les autres**. A côté de Ben et Willy, qui espèrent que toutes les violences, toutes les inégalités, y compris, d'ailleurs, à l'égard des hommes, pourront être combattues, combien d'hommes (et de femmes) prêts (prêtes) à redistribuer les cartes et les rôles ou, au contraire, rejetant le débat généré par #Me Too ?

Selon Charles, « L'important, c'est de voir l'autre comme un sujet et, dans nos sociétés cosmopolites d'essayer de se comprendre pour évoluer. **On a tout à gagner, comme humain, au dialogue hommes/femmes**. Il s'agit d'apprendre des autres, en sortant de nos replis identitaires, communautaires, de nos individualismes, des démarches égocentriques où dominent la satisfaction de nos propres désirs. ».

On y va, #Me Too ou pas ?

1. « Données statistiques sur les violences faites aux femmes : la Belgique à la traîne ? », RTBF, Johanna Bouquet, 8/3/2021
2. IWEPS Wallonie- Novembre 2016.
3. Déclaration sur les ondes de la RTBF le 8 mai 2021.
4. « Les masculinistes, cette idéologie dangereuse. Ils nient les droits des femmes, harcèlent, voire tuent ». Laurie de Coster, La Libre Belgique, 29/08/2019.
5. Témoignage dans « Le mouvement #Me Too a-t-il rendu les hommes paranos ? » Le Parisien, 22 juin 2018.
6. Enquête exclusive Le Parisien Week-End/Aujourd'hui en France - Opinion Way.
7. « Le mouvement #Me Too a-t-il rendu les hommes paranos ? » Le Parisien, 22 juin 2018.
8. Editions Favre, 2017.
9. « Ces hommes en quête d'une nouvelle masculinité », Ségolène Barbé, Le Figaro, 14 mars 2022.

Le document que vous tenez en main ou affichez sur votre écran est destiné à susciter le débat ou la prise de conscience, aider à la compréhension des enjeux, développer nos capacités d'analyse critique, tout cela dans une optique de participation et d'émancipation.

Vous n'y trouverez pas de solutions toutes faites ni de points de vue définitifs sur un sujet ou une problématique.

Plus qu'une brochure, il s'agit d'un outil d'éducation permanente.

« Je t'aime, un peu, beaucoup, ... pas du tout ! » Vous connaissez le refrain. Et en ce qui concerne #Me Too ou tous ces mouvements de dénonciations qui l'ont suivi ? Les hommes aiment-ils un peu, beaucoup... ou pas du tout ce que ces témoignages leur renvoient ? Qu'en pensent-ils ? Face à la parole libérée des femmes, comment réagissent-ils, tant sur leur lieu de travail que dans leur vie privée ? Changent-ils et, dans ce cas, dans quel sens et jusqu'à quel point ?

Dans cette brochure, Noah, Simon, Younes, Valentin, Jérémy, Ben, Mathieu, Christian, Willy et beaucoup d'autres expliquent ce que ces mouvements suscitent en eux. Bref, ils balancent, dans les deux sens du mot, tant leurs propos montrent aussi leurs hésitations. En tout cas, ils parlent de leurs doutes, de leurs peurs, de leurs remises en cause, de leurs aspirations, de leurs combats personnels pour que les relations hommes/femmes évoluent. Tout un programme... à construire en écoutant, aussi, les voix des hommes « de bonne volonté » ?



Cette brochure s'adresse à tous les publics.
Elle est téléchargeable sur le site www.questionsante.org
Edition 2022